

Repères – Events & books

Ouvrages en débat

Après le changement climatique, penser l'histoire

Dipesh Chakrabarty
Gallimard, 2022, 396 p.

Dipesh Chakrabarty (professeur émérite à l'Université de Chicago) est un historien indien connu pour aborder les concepts de la pensée occidentale à partir d'un point de vue du «Sud global». Ce point de vue décentré, il l'adopte dès la fin des années 1970 dans son analyse marxiste de la lutte des classes en mettant au jour l'histoire des personnes socialement subordonnées. Ces *subaltern studies* ont été pionnières pour stimuler les mouvements de l'intersectionnalité, en particulier l'expansion des études postcoloniales que son ouvrage *Provincialiser l'Europe*¹ a largement nourries. En dialogue avec le Bruno Latour de *Où atterrir?*², il défend que la mondialisation et la modernité promues par l'Europe ne peuvent plus apparaître comme l'avenir de l'humanité. Dans *Après le changement climatique, penser l'histoire*, cet avenir est indissociable de la nouvelle entité historico-philosophique qu'il appelle Planète ou système Terre.

L'ouvrage est présenté en trois grandes parties intitulées «Le globe et la planète»; «De la difficulté d'être moderne»; «Face au planétaire» avec, en guise de post-scriptum: «Le global révèle le planétaire, conversation avec Bruno Latour». On l'aura compris, le récit s'organise autour des termes: climat, capital, global, planète, monde, Terre... et comme c'est d'histoire qu'il s'agit, tous ces termes sont questionnés à l'aune du temps. C'est en effet la temporalité qui distingue le global du planétaire.

Le globe de la globalisation, notre monde, c'est l'espace sur lequel s'étend l'humanité avec une histoire centrée sur les hommes et le quotidien du temps. C'est l'histoire des empires, du capital, de la technologie... Le terme de développement durable rend bien compte de la

¹ Chakrabarty D., 2009. *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, éditions Amsterdam.

² Latour B., 2017. *Où atterrir? Comment s'orienter en politique?*, Paris, La Découverte.

volonté d'expansion (il reste encore quelques terres, les océans et l'espace à coloniser...) en s'assurant de la soutenabilité de l'économie et surtout du pouvoir politique. Le système Terre renvoie quant à lui à l'interaction des processus physiques, chimiques et biologiques de la Terre qui ont permis l'émergence de la vie sur plus de 3 milliards d'années. L'histoire de la vie ne renvoie pas qu'aux humains, mais à toutes les formes de vie et à l'habitabilité de la planète.

«Ce que nous voyons [...] n'est pas la fin du projet de globalisation capitaliste, mais l'arrivée d'un point de l'histoire où le global dévoile aux humains le domaine du planétaire» (p. 160). Le climat sert de médiateur. Les préoccupations pour le changement climatique, l'effondrement de la biodiversité, le dépassement des limites planétaires, s'imposent désormais aux côtés des critiques du capitalisme, des injustices, des inégalités, des technologies. Le temps court de l'histoire humaine accueille des phénomènes qui relevaient jusqu'alors du très long terme, des échelles des temps biologique et géologique. Pendant longtemps la Terre était le théâtre immobile des aventures humaines, elle interfère désormais dans l'accélération de l'histoire immédiate.

En retour, le concept d'Anthropocène marque la capacité de l'humanité à agir sur les phénomènes planétaires, mais pas encore celle de réparer les dommages, et donc d'en subir les conséquences à l'échelle d'une ou deux générations. Les systèmes humains sont maintenant les moteurs du changement du système Terre. Cependant, Chakrabarty a soin, une fois de plus, de décentrer le regard en soulignant que si le concept occidental d'Anthropocène correspond à l'effondrement du monde, les colonialismes détruisent actuellement d'autres mondes.

Le propos est alors de «mettre le temps géologique et le temps biologique de l'évolution en conversation avec le temps de l'histoire et de l'expérience humaines» (p. 32). Que faire alors du temps profond quand on traite de l'histoire humaine ou de la politique? Si la globalisation et le réchauffement climatique sont nés de processus qui se chevauchent, comment les réunir dans la compréhension du monde?

Chakrabarty rappelle alors ses 4 thèses:

- Les explications anthropiques du changement climatique sonnent le glas de la distinction humaniste entre histoire naturelle et histoire humaine ;
- L'Anthropocène remet en cause les histoires humanistes de la modernité. Les discussions sur la liberté n'ont jamais eu la moindre conscience que celle-ci demandait de plus en plus de combustibles fossiles, de biodiversité, de sols, pour l'agriculture, pour l'industrie, pour l'urbanisation, pour les transports, etc.
- L'Anthropocène oblige à mettre l'histoire du capital en conversation avec les humains en tant qu'espèce. Les paramètres frontières de l'existence des humains, ce que Johan Rockström étudie sous le nom de limites planétaires, sont indépendants du capitalisme ou du socialisme ;
- Le croisement de l'histoire de l'espèce et de l'histoire du capital permet de sonder les limites de la compréhension historique. On ne peut plus raconter l'histoire humaine dans la seule perspective des 500 ans du capitalisme ; il faut l'aborder à l'échelle planétaire. Réécrire l'histoire, donc...

Parmi les nombreuses réflexions ouvertes par l'ouvrage, retenons celle sur le changement climatique et celle sur les rapports avec les non-humains. Chakrabarty expose deux approches dominantes du changement climatique. La première vise à réduire les émissions de gaz à effet de serre. C'est l'utopie des futurs durables, capitalistes ou non. La transition vers les énergies renouvelables grâce à la technologie et la répartition du droit d'émettre moyennant des mécanismes de marché n'auront pas de difficulté à trouver un cadre politique. La seconde se préoccupe de la nouvelle agentivité géophysique qui a déjà permis de changer le climat de la planète pour les 100 000 prochaines années et traite d'un ensemble de défis imbriqués : la démographie, l'industrialisation, les inégalités, le dépassement écologique qui affectent la vie sur la planète. Dans la vision des pays du Sud, lors des négociations internationales, le changement climatique n'est pas un problème scientifique, mais d'abord un problème politique et moral qui ouvre sur des questions de justice entre les pays développés et les pays à industrialisation récente, entre les générations, entre les petites nations insulaires et les grands pollueurs. Comment les pays en développement peuvent-ils rattraper leur retard de croissance, largement dû à la colonisation, sous contrainte carbone ? L'auteur glisse quelques pointes : c'est bien grâce aux pays pauvres, qui émettent moins, que la situation n'est pas encore catastrophique et, pour arracher les personnes de la pauvreté en Inde, le charbon ne reste-t-il pas la solution la moins chère ?

L'approche historique de Chakrabarty réinterroge également les relations que les humains ont avec les autres non-humains, y compris les non-vivants... tous invités sur Terre. Il évoque l'intuition scientifico-poétique de l'hypothèse Gaïa et de la zone critique. Nous sommes appelés à nous penser comme une espèce parmi d'autres – comme une forme de vie connectée à d'autres formes de vie, toutes connectées à la géobiologie de la planète et dépendantes de ces connexions – certes plus consciente, mais avec d'autant plus de responsabilité. Cette approche rejoint les nouveaux concepts et propositions pour « vivre en harmonie avec la nature ». En toute logique, le non-humain devrait pouvoir se faire entendre sans se faire anthropomorphiser et sans subir la domination humaine. Mais comment l'envisager, avec quels moyens de communication, quand toutes les religions professent que le monde a été créé pour nous, les humains ? Quel programme politique cela implique-t-il et que peut-il rester de politique aux échelles microbienne comme géologique ?

La planète relève par essence de l'altérité, elle appartient à un autre système, antérieur à toute forme humaine de rapport au monde, et nous n'existerions pas sans elle. Il faut donc la respecter. Il est plaisant que ce soit un historien du Sud qui nous le rappelle par cet ouvrage important, documenté et somme toute optimiste.

Catherine Aubertin

*(Directrice de recherche, IRD, UMR Paloc,
Paris, France)*

catherine.aubertin@ird.fr

The nature of tomorrow.

A history of the environmental future

Michael Rawson

Yale University Press, 2021, 233 p.

Dans cet ouvrage élégant et stimulant, Michael Rawson, professeur d'histoire à Brooklyn College, se propose de retracer l'histoire des visions de l'avenir environnemental en Occident depuis le XV^e siècle. Disons-le d'emblée : l'idée est brillante, et particulièrement bienvenue, tant elle répond à un besoin contemporain, celui de mettre au jour le substrat culturel sur lequel s'est construit notre rapport délétère à l'environnement naturel. Le cadre chronologique et géographique de cette étude est d'ailleurs justifié par une certaine unité de pensée : celle d'un futur fondé sur l'attente d'un développement continu de l'humanité, d'une croissance illimitée, qui s'impose progressivement dans les sociétés occidentales (essentiellement en France, au Royaume-Uni et aux États-Unis, mais pas exclusivement) depuis cinq siècles. Cette vision d'une expansion matérielle